

Serge Daneault

Etsi mourir s'appriovoisait...

réflexion Sur la fin De vie

LES ÉDITIONS
LA PRESSE

E
,

...

R FLE IONS S R LA FIN DE  IE
V

S

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Daneault, Serge, 1955-

Et si mourir s'apprivoisait-- : réflexions sur la fin de vie

ISBN 978-2-89705-001-6

1. Mort - Aspect psychologique. 2. Malades en phase terminale - Psychologie.

I. Titre.

BF789.D4D36 2011 155.9'37 C2011-941862-2

Directrice de l'édition : Martine Pelletier

Éditeur délégué : Yves Bellefleur

Conception de la couverture : Cyclone Design Communications

Mise en page : Cyclone Design Communications

Révision : Michèle Jean

L'éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour
son programme d'édition et pour ses activités de promotion.

L'éditeur remercie le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée
à l'édition de cet ouvrage par l'entremise du Programme d'impôt
pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par
l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ)
pour nos activités d'édition.

© Les Éditions La Presse
TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dépôt légal – 3^e trimestre 2011

ISBN 978-2-89705-001-6

Imprimé et relié au Canada

LES ÉDITIONS
LA PRESSE

Présidente
Caroline Jamet

Les Éditions La Presse
7, rue Saint-Jacques
Montréal (Québec)
H2Y 1K9

À
Mathieu-Jacques
Marie-Claire
Laurence
Jean-Gabriel et
Émile

Lorsque l'homme commence à décliner après avoir atteint le faite de son existence, il se débat ainsi contre la mort, les flétrissures de l'âge, contre le froid de l'univers qui s'insinue en lui, contre le froid qui pénètre son propre sang. Avec une ardeur renouvelée, il se laisse envahir pas les petits jeux, par les sonorités de l'existence, par les mille beautés gracieuses qui ornent sa surface, par les douces ondées de couleur, les ombres fugitives des nuages. Il s'accroche, à la fois souriant et craintif, à ce qu'il y a de plus éphémère, tourne son regard vers la mort qui lui inspire angoisse, qui lui inspire réconfort, et apprend ainsi avec effroi l'art de savoir mourir.¹

¹ Hermann Hesse, *Éloge de la vieillesse*

AVANT-PROPOS

Le 31 décembre au soir, comme c'est la coutume, je me trouvais avec des amis en train de fêter l'arrivée de l'année nouvelle. Puisque j'ai moi-même franchi l'âge vénérable de la demie d'un siècle, il n'était pas surprenant que les gens qui m'entouraient alors se trouvent eux aussi à ne plus être dans ce que nous appelons la jeunesse. Tous bien installés, plutôt bien nantis que mal, nous voguions allègrement d'un sujet à l'autre non sans arroser d'un rouge tout à fait respectable l'excellent repas que nous avions préparé ensemble, relents d'une jeunesse communautaire des années soixante-dix obligeant. Or, pour la première fois de notre vie et de nos agapes joyeuses, voilà qu'un sujet tombe dans la discussion sans crier gare : la mort. La mort en général, certes, mais surtout notre propre mort !

Nous pensions que nous avions tout appris : nos métiers, l'amour, l'argent, l'amitié, la fréquentation d'une certaine culture, une participation plus ou moins grande à la cité. Pourtant, quelle ne fut pas notre surprise de découvrir que nous éprouvions un certain affolement devant la mort et qu'aucun de nous ne savait véritablement comment mourir.

E

veulent simplement se faire porter dans une sorte de voyage virtuel, une exploration en ma compagnie, ceux-là donc pourront lire ce récit sans se casser la tête en laissant l'émotion surgir et une sorte de solidarité se manifester. Qu'est-ce qui nous dit que l'émotion et la solidarité sont des sentiments inutiles ? Il se pourrait très bien qu'ils nous servent infiniment plus que toutes les savantes théories qu'une certaine intelligentsia, dont je me sens loin, aime à nous gaver.

Enfin, la préparation de ce livre représente pour moi une occasion unique d'effectuer un bilan de ma vie professionnelle. Il n'est

Vingt ans de présence auprès des personnes en fin de vie et auprès de leurs proches ont imprimé en moi une multitude d'images, de

Mourir et être heureux

LE MÉDECIN: Avez-vous peur de quelque chose ?

LA MALADE: De quelque chose ?

LE MÉDECIN: Oui.

LA MALADE: Vous voulez dire comme quoi, de la mort ?

LE MÉDECIN: Ou d'autres choses ?

LA MALADE: Ben, la seule affaire que j'ai peur un peu, c'est que je trouve que je ne marche pas beaucoup. C'est de ça que j'ai le plus peur: de marcher en chaise roulante tout le temps. Mais... j'aime tellement ça sortir et... parce que même si je ne vais pas à plein de places, même si je m'en vais juste m'asseoir chez ma sœur... quand je suis avec elle, avec une de mes sœurs, c'est déjà bien. C'est déjà du bonheur. Parce que je n'ai pas oublié le temps où je marchais sans problème, j'en ai fait mon deuil. Des fois, je peux aller voir un film, je peux aller faire des petites choses comme ça, mais c'est sûr que je ne peux pas faire n'importe quoi là.

LE MÉDECIN: Et ça, vous en avez fait votre deuil ?

LA MALADE: Oui. Parce que ça donne rien de se repenser sur soi-même parce que ça va te donner quoi, tu vas pleurer et c'est tout. Et les larmes, ça apporte rien. Ça fait que j'aime mieux me dire: « Bon ben, t'as eu ça comme bonheur, ben c'est ça qui est bien. »

LE MÉDECIN: Est-ce que vous êtes heureuse ?

LA MALADE: Tu sais, je suis heureuse, oui.¹

¹ S. Daneault, *Souffrance et médecine*, 2006, p. 38-39.

J'ai entendu ce témoignage alors que je complétais une entrevue pour une recherche menée au début des années 2000. Il m'a laissé quelque chose d'insaisissable. Cette femme, visitée dans sa chambre d'hôpital seulement six jours avant son décès, était d'une sérénité exceptionnelle. Âgée d'à peine quarante-cinq ans, elle avait travaillé toute sa vie comme secrétaire et elle jugeait elle-même que sa vie avait été sans histoire. Elle n'avait pas eu d'enfant et elle avait partagé les dernières années de sa vie avec un homme plus âgé qu'elle adorait et avec qui elle faisait chaque hiver un voyage dans le sud au cours duquel elle et lui se promenaient des heures sur la plage. Son visage s'est illuminé lorsqu'elle a évoqué ses pieds nus sur le sable chaud de la plage au coucher du soleil. Quand elle et son homme s'arrêtaient pour se reposer, elle aimait frotter ses pieds contre les siens. « Je trouve cela si sensuel ! » m'a-t-elle dit en baissant les yeux et en esquissant un petit sourire pudique.

Elle était minuscule dans son grand lit blanc. Elle me parlait à voix basse et elle devait sans cesse se reposer pour reprendre son souffle. Parfois, elle semblait vaciller tant sa vie était faible, son âme sur le point de s'envoler. Je contemplai avec un infini respect cette vie sur le point de s'éteindre. Infini respect et sorte de gêne, gêne qui ne m'a jamais quitté devant cet espace de temps si étrange et si plein des derniers jours de la vie. Mais elle, que nous avions appelée Mylène pour les besoins de la recherche, me racontait qu'elle souffrait de ne plus pouvoir se maquiller comme avant et qu'elle éprouvait de la difficulté à enfiler ses bas de nylon. Je n'avais pas remarqué qu'elle était maquillée. Elle ne portait pas de bas de nylon. Tout à coup, j'ai oublié qu'elle était mourante. Elle s'était redressée dans son lit et les lunettes d'oxygène se sont détachées de sa figure. Elle s'est mise à mea

de personnes qui laissent un souvenir aussi précieux qu'impérissable de leur passage sur cette terre. À mon avis, c'est Ira Byock² qui a le premier parlé de cette progressive simplification de l'être des derniers moments de la vie. Il me semble me souvenir qu'il compare la fin de la vie à une sorte de préparation à l'entrée dans une

LES ÉDITIONS

